

les héritiers d'un beau sang cacher leur déchéance dans l'obscurité d'une chaumière — c'est d'ailleurs l'histoire de Marie et de Joseph, — ainsi les dernières survivantes de l'abbaye royale de Fontevrault, dispersées par la Révolution, sont venues chercher un asile à l'ombre de la vieille église bâtie, il y a huit siècles, par Pétronille, baronne de Chemillé, leur première abbesse. Là, plus rien des splendeurs qui avaient jeté un si vif éclat sur tout le royaume ; mais un humble prieuré, silencieux et fervent, où l'on prie, où l'on chante l'office divin, où l'on forme une élite de jeunes enfants dans toutes les délicatesses de l'éducation chrétienne. Comme souvenirs du passé, seulement quelques débris vénérables rapportés de Fontevrault ; les os de Robert d'Arbrissel, le bienheureux fondateur, la cendre de son cœur, la crosse abbatiale de Pétronille, des tableaux, des statuettes, reliques précieuses qui sont comme des titres de noblesse et que l'on montre avec un filial orgueil.

Il y a, dans ce modeste cloître, une bonne mère Prieure qui compte soixante-onze printemps, dont cinquante-trois années de clôture, et cinquante bien révolues de profession religieuse. N'allez pas lui demander le récit de ses voyages. A-t-elle jamais franchi les limites de sa paroisse natale ? A-t-elle vu, dans toute sa vie, d'autre clocher que son clocher de Saint-Pierre, et que la vieille flèche de Notre-Dame au pied de laquelle, toute petite fille, elle est venue se blottir ? Tous ses voyages, je crois, furent en haut, du côté du ciel. Ne lui demandez pas davantage de renseignements sur l'histoire de ce siècle : tous les bruits de nos révolutions sont venus mourir en clameurs confuses à la porte de sa cellule. Elle ne sait que par ouï-dire les tristesses de notre époque : sauf, hélas ! quand l'agent du fisc s'en vient chercher de gré ou de force l'impôt que l'on sait, et lui prouver que, même pour les religieuses, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et cette mère est une bonne mère, que ses filles chérissent, et à laquelle elles ont voulu manifester leur tendresse en célébrant ses noces d'or. Où, d'ailleurs, cette solennité de la cinquantaine a-t-elle un sens plus consolant et plus doux que dans la vie religieuse ? Dans le monde, quand deux époux ont la bonne fortune de franchir ce cap envié, heureux de pouvoir encore s'appuyer l'un sur l'autre, il y a dans la fête plus de tristesse que de joie : car c'est un souvenir plus qu'une espérance, un crépuscule bien plus qu'une aurore. Il n'en est pas ainsi dans la vie religieuse : un demi-siècle de fiançailles avec Jésus, c'est l'annonce du printemps succédant à l'hiver, l'espoir prochain d'une union plus intime, avec la perspective de voiles qui vont se déchirer bientôt, de nuages qui vont s'éclaircir, dans la pure magnificence de la vision béatifique.

Le véritable anniversaire eût été le 3 janvier, en la fête de sainte Geneviève. Diverses considérations la firent reporter au 23 janvier, où l'Eglise honore les Epousailles de la Bienheureuse Vierge Marie. Vers l'heure où l'on allait en chanter au chœur les premières vêpres, une douzaine de jeunes filles de la paroisse vinrent se présenter à la grille. C'étaient d'anciennes élèves de la Mère Prieure qui étaient allées, deux à deux, dans tous les